

N° 42 -- 8 AOUT 1929

CINÉMONDE

Lily DAMITA
est actuellement en
vacances en France



1 fr
25

CINÉMONDE
PARAIT LE
JEUDI

Directeurs :
GASTON THIERRY & NATH IMBERT



Simone Bourdet, la jeune créatrice du rôle de «Thérèse» dans le film de Julien Duvivier: *La Vie miraculeuse de Thérèse Martin.* (PHOTO SOBOL)

CINÉMONDE ACTUALITÉS

Entre deux scènes de *Speedway*, William Haines, Anita Page, Ernest Torrence, Karl Dane et John Miljan font un tour sur la piste d'Indianapolis.



« Pour mes amis de Cinémonde. Maurice Chevalier. »

Maurice Chevalier travaille déjà, depuis plusieurs semaines, à son nouveau film : *The Love Parade*. Le metteur en scène en est Ernst Lubith. L'action se déroule à Paris et dans un royaume imaginaire. *La Parade d'Amour* a été finie vers la fin de juillet. Maurice arrivera à Paris vers le milieu du mois d'août. Il y restera environ deux mois. Je crois que les Parisiens auront l'occasion et de le voir et de l'entendre. Son troisième film sera fait à New-York, me dit-on. Le titre et l'histoire sont encore inconnus. Son actuelle «leading lady» est une actrice de New-York. Les acteurs de New-York commencent à prendre pas mal d'importance dans le monde Hollywoodien. C'est dans sa loge où il se reposait entre deux scènes que Maurice écrivit quelques lignes sur sa photo pour les lecteurs de *Cinémonde*.



Marion Davies fait un joli petit «Tommy Atkins» dans la *Hollywood Revue 1929*, où elle chante et danse.

Saint-Lazare — Broadway — Saint-Lazare

par

José GERMAIN

Subtil romancier, brillant journaliste, auteur de «*Femme*», ce film plein de finesse et d'esprit, José Germain a tous les titres pour porter un jugement impartial et inédit sur la grande question du jour : le film parlant. Aussi sommes-nous particulièrement heureux d'offrir aux lecteurs de «*Cinémonde*» la primeur des impressions que M. José Germain rapporte de son récent voyage au pays du «*Talkie*».



José Germain (à droite), dans la cabine du commandant de l'*Île-de-France*.

- Parce qu'elle est à bord.
- Pourtant, j'ai consulté la liste des passagers.
- Incognito.
- Mais je l'aurais reconnue.
- Elle n'a pas quitté sa cabine.
- Alors, ne pourrai-je point la voir ?
- Si, je l'inviterai au cocktail chez moi... Et vous la rencontrerez. D'ailleurs, elle est charmante.

Florence Vidor à qui je contai la chose le



Florence Vidor, vedette de *Femme*, film tourné à Hollywood, d'après le scénario de José Germain.

On ne dit plus Paris-New-York-Paris ; Cinéma, notre dieu exige. Il exige qu'on dise : Broadway, car Broadway, grâce à l'écran, a envahi le monde et même le Boulevard. Hier, on ne parlait que de Montparnasse et Montmartre, les deux pôles de Paris ; aujourd'hui, on cite tous les jours Broadway où l'on est parvenu via Hollywood.

Hier, Anny allait à Montparnasse, aujourd'hui, Bessie va à Broadway. Et c'est tout un péril que nous révélons ainsi deux gracieuses vedettes : tant pis pour les pays qui n'auront pas su dompter à leur profit le Film, vainqueur des dieux.

C'est sur l'écran qu'on connaît le monde, et les Français qui n'ont pas voulu nous écouter depuis dix ans, seront épouvantés demain du désastre engendré par leur ignorance, leur refus d'écouter, de voir et de comprendre, leur goût de la routine et leur répugnance pour tout ce qui est nouveau.

Depuis quelques mois, une rumeur montait jusqu'à nos oreilles : les producteurs français s'arrêtent. Inquiets, ils ne savent plus sur quel pied danser et sur quelle bande jouer : film sonore, film parlant. De peur de se tromper, ils ne veulent plus produire.

Le problème était trop angoissant pour qu'un amateur du cinéma ne tentât pas de connaître le danger, aux fins de le mieux combattre et même d'en triompher. C'est pourquoi je m'en fus vers Broadway.

Pourquoi pas Hollywood ? J'y avais songé tout d'abord, mais qu'y aurais-je appris sur le problème posé ?

J'aurais vu une organisation modèle, la rationalisation appliquée à l'industrie artistique, le travail prodigieux de metteurs en scène de tous pays façonnés à la manière californienne et j'aurais goûté mille joies de curiosités. On m'aurait vanté le film parlant et ses procédés américains, ses résultats présents, son vertigineux avenir. On m'aurait pris comme agent de publicité gratuite après m'avoir réservé un délicieux accueil dont le charme et le souvenir tiendraient désormais prisonnière ma pensée tout entière.

C'est donc le public, la critique, les intellectuels : tous ceux qui jugent, en un mot, que je voulais voir et écouter et tout cela se trouve réuni dans Broadway, où, dans le voisinage de Times-Square on atteint la densité la plus haute en passants, en lumière artificielle et en salles de spectacles. Imaginez d'innombrables théâtres-cinemas, accolés, bourrés de spectateurs, illuminés jusqu'à la féerie et vous aurez une faible idée de ce coin étrange et bruyant où l'ananas glacé raffraichit de mille fièvres.

Broadway a conquis le monde. Envahissons Broadway à notre tour. Grâce à la presse qui ceinture Times-Square de ses hautains immeubles où se composent les montagnes de journaux, nous allons être vite renseignés.

Bien vite, je mets mes confrères de là-bas au courant de la plus miraculeuse des anecdotes cinématographiques.

Avant mon départ de Paris, j'ai assisté à la présentation de mon film *Femme*, que d'Abbadie d'Arrast a si heureusement tourné, avec la collaboration de Florence Vidor et d'Albert Conti. Et notre délicieuse interprète m'a littéralement enchanté. Mais comment le lui faire savoir ?

Sur le paquebot qui m'emporte vers ses rives, je ne résiste plus à lui adresser un message d'admiration par T. S. F. Par bonheur, j'en informe mon confident, le commandant de l'*Île-de-France*. Il me laisse aller jusqu'au bout, puis souriant, conclut : « Surtout, n'en faites rien ».

— Pourquoi, commandant ?

lendemain en sourit et me remercia, puis elle ajouta :

« — D'ailleurs, nous n'avons pas eu grand mal à nous interpréter, puisque le film a été tourné en dix-huit jours ».

Qu'elle leçon ! Dix-huit jours pour réaliser un film qui a déjà rapporté plus de dix-huit millions de bénéfice net. Cinéastes français, qui vous plaignez de la dureté des temps, de la concurrence américaine et d'une frontière trop ouverte, je vous le demande en vérité : « Avez-vous une organisation qui vous permette de réaliser un grand film en dix-huit jours ? »

Il pourrait bien se faire que le problème fût là et uniquement là.

Le maximum de qualité et de quantité dans le minimum de temps pour le minimum d'argent.

Cela demande un gros effort de solidarité, de préparation taylorisée, de persévérance et de bon goût, une discipline et une volonté de fer pour que les éditeurs, les auteurs, les metteurs en scène, les artistes conjuguent leurs efforts et utilisent tous les effets sur toutes les idées.

Y a-t-il des auteurs qui pensent et voient cinématiquement ? On les sollicite.

Y a-t-il, de par le monde, des metteurs en scène riches de talent, perdus dans des pays à faible production ? On les appelle. Et puis on les plie à la rude discipline d'Hollywood. Dirigeants, écrivains, artistes, animateurs, tous doivent faire leur vie en moins de 15 ans. Femmes vieilles ou hommes fatigués doivent alors laisser la place aux jeunes : c'est ainsi que se maintient le rythme d'activité renouvelée de la grande cité picturale. Ah ! Heureux pays pour ceux qui aiment travailler ! Tout ce que nous dépensons d'ingéniosité en France à empêcher le voisin de peccer, les Américains le dépensent à construire et à imaginer pour leur simple profit. L'Américain est pour. Le Français est contre. Et la jeunesse là-bas est une manière de génie. Quand je fus, pour traiter une affaire importante, en présence du représentant directeur de la Fox Film, M. Stuart Rose, je ne pus m'empêcher de lui faire compliment sur son très jeune âge. Il protesta aussitôt : « Pardon ! je ne suis pas si jeune que cela ! — Diable ! sans indiscretion... quel âge ? — J'ai vingt-neuf ans ! conclut-il rougisant. Entendez-vous, tous les Gérotes, freineurs du génie de la France ! »

Au moment de mon départ en Amérique, un rapport à la Société des Auteurs, précisait que toutes les salles de spectacles des États-Unis s'étaient soudain muées en salles sonores et hospitalisaient des talkies. J'arrivai donc avec la certitude d'assister au plein essor du film parlant, tourné, projeté et applaudi à l'exclusion de tous autres.

Je m'apprêtais à en étudier les réactions sur le public, quand mes guides me firent observer que la grande vogue consécutive au triomphe du *Chanteur de Jazz* atteignait son apogée ; que le déclin lui-même s'amorçait par une certaine désaffection du public, le succès imposant de trois grands films à technique muette, à peine sonorisés ; le retour enfin de quelques salles importantes à leurs premières amours.

Comme je m'en étonnais, les critiques américains m'expliquèrent sans peine, le phénomène peu phénoménal :

« Le monde entier s'est enjoué pour un fait génial : *Le Chanteur de Jazz*. Aussitôt tous les fabricants ont tous démarqué ce film.

Ils ont augmenté le dialogue et ce fut un désastre. La réaction du public et des juges fut unanime, et désormais on sait que les spectateurs auditeurs, préféreront toujours un bon film muet (ou sonorisé) à un mauvais film parlant. »

J. G.

(A suivre.)



Une scène bien pittoresque du *Joueur d'Échecs* avec Charles Dullin.

LE FIGURANT

Réalisation d'Edward Segdwick.

Interprétation de Buster Keaton, Dorothy Sebastian et Lella Hyams.

Buster Keaton qui ne cesse pas de travailler et de perfectionner ses moyens d'expression, nous apparaît, dans *Le Figurant*, sous un nouveau genre : un genre mi-cocasse, mi-dramatique.

Le Figurant est une production sonore, et l'on ne peut se plaindre que l'élément image ait été négligé pour tout accorder à l'élément son.

En effet, il s'agit ici, comme dans *L'Escadre volante*, d'une simple orchestration, mais qui, dans certains passages burlesques, souligne, commente, renforce même par ses improvisations cocasses, telle expression, tel effet comique.

Ainsi le leitmotiv musical pour le salut, le leitmotiv pour le petit teinturier, et pendant la scène de griserie de Trilby, les fantaisies d'un des instruments aux sonorités véritablement irrésistibles par leur drôlerie.

Se rapprochant de *La Croisière du Navigator*, mais n'ayant pas son unité dans le thème, puisque du *Figurant* on pourrait faire deux films successifs, ce dernier film recèle tant de trouvailles, tant de « gags » nouveaux, tant de scènes du meilleur humour qu'on ne sait comment l'analyser.

Voici toujours son scénario bâti avec cette loi des encheînements baroques, qui préside à l'élaboration de tous les scénarios de Buster Keaton :

Elmer, petit teinturier, s'est pris d'une passion profonde pour la jolie Trilby Drevs, vedette de théâtre à Broadway, et dont on annonce les fiançailles avec son

Dans *Souris d'Hôtel*, Yvonnec et Ica de Lenkeffy « s'expliquent » dans un bar qui paraît plutôt interlope.



On verra cette semaine à Paris

élegant partenaire, Lionel Belmore. Partout Elmer (qui pour être élégant revêt les costumes de ses clients) s'arrange pour se trouver sur le chemin de Trilby, pour la saluer, et se sauver tellement il a de la timidité devant son grand œil noir.

Il ne rate aucune des représentations de la jeune actrice. Un soir, il prend la place du figurant qui doit, à la fin du premier acte, embrasser Trilby sur la bouche. Mais il ne peut goûter au merveilleux baiser, car après une série d'incidents catastrophiques qu'il déclenche par son inexpérience de la scène, le rideau tombe sur lui.

Or, Trilby a surpris Lionel avec une autre femme, et, jalouse, furieuse, demande à Elmer, qui se trouve encore près d'elle, de l'épouser séance tenante. Elmer tout heureux accepte. Le mariage célébré, Elmer conduit Trilby dans un dîner luxueux où elle se grise de champagne, sous les yeux de Lionel et de sa maîtresse.

Elmer ramène sa jeune femme comme un pantin cussé, à l'hôtel, et la nuit de noces est bien mélancolique. Au matin, Trilby quitte le domicile conjugal, et l'on apprend à Elmer que Trilby ne l'aimait pas, ne l'avait épousé que par dépit, et qu'elle demandait le divorce.

Triste, Elmer rencontre sur le trottoir le fat Lionel et le boxe. Pour échapper au policeman lancé sur lui par le comédien, il monte dans une voiture qui pour suivent des policiers. Il tombe à l'eau, et le bateau des bootleggers le recueille. Mais, il fuit cette compagnie compromettante, et monte à bord d'un yacht privé où il retrouve sa femme avec Lionel qui lui conte à nouveau fleurette.

Dans la salle des machines, Elmer découvre un feu et s'empresse d'aller avertir les officiers. Ceux-ci abandonnent le navire croyant qu'il s'agit d'un incendie, et Elmer reste seul, après d'un petit feu vite éteint par l'eau de mer, seul avec Trilby qu'il découvre évanouie, abandonnée par le lâche Lionel.

Le bateau des bootleggers les rejoint, et la bande ferait un mauvais parti aux deux époux, si le courageux petit Elmer ne se défaisait des bandits grâce à un moyen aussi ingénieux que sûr. Il se bat avec le chef de la bande et parvient à le mettre knock-out. Enthousiasmée, Trilby se jette dans ses bras, et lorsque le yacht revient au port, et qu'Elmer aura remis à la police le bateau et les voleurs, Trilby demandera à son mari de rester auprès d'elle... pour longtemps.

Le réalisateur Edward Segdwick a réalisé dans une forme à la fois luxueuse et claire ce sujet qui abonde en situations burlesques, en effets comiques ou touchants. Buster Keaton s'y montre timide, gauche, passionné, peureux, et parfois pris d'une rage de petit David contre un immense Goliath.

Précédant de *Charlot*, tout en gardant une humeur clownesque, Buster Keaton a eu, dans sa scène de désespoir, au moment où sa femme vient de l'abandonner, des expressions simples et émouvantes.

Les scènes comiques ont une qualité incomparable : elles sont fines, jamais lourdes. La scène de l'ivresse est très drôle, mais peut-être un peu longue. Dans le milieu du film, le rythme comique retombe à plat, mais quelle aisance le film accuse lorsqu'il recommence sur une autre ligne, la ligne « maritime », une série de « gags » tous plus amusants et nouveaux les uns que les autres.

Et que de scènes difficiles à tourner, nous semblent simples, et nous réjouissons sans qu'il nous vienne à l'idée que les acteurs et le metteur en scène ont pu les tourner autrement qu'en s'amusant. C'est le propre du *Figurant*, comme des autres films de Buster Keaton, que de nous amuser sainement par une gaieté qui a l'air de jaillir naturellement des situations et des effets.

Au contraire *Le Figurant* est le résultat d'une organisation, d'un découpage minutieux, d'une mise en scène bien au point, et son luxe, son mouvement vivant, son esprit, son humanité touchante quoique cocasse, sa sentimentalité puérile et charmante, sont la preuve, la synthèse même de la supériorité Américaine dans ce domaine du film comique.

TROIS JEUNES FILLES NUES

Réalisation de Robert Boudrioz.

Interprétation de Jeanne Helbling, Nicolas Rimsky, Annabella, Ferté, Rozet et Jenny Luxeuil.

D'une formule comique intéressante, *Trois jeunes filles nues* n'a que le tort d'être tiré d'une opérette aussi peu cinématographique que possible. Ce qui fait que l'adaptateur a dû tout inventer pour composer un film qui fût à peu près « du cinéma ». Il n'y est pas toujours parvenu, mais son film a de la diversité, des éléments comiques et des scènes très drôles (les signaux du matelot improvisé) ainsi que des prises de vues d'une grande souplesse dans les coulisses d'un grand music-hall (reconstitué au studio).

Nicolas Rimsky est souvent très bien, parfois un peu insistant dans des scènes où il joue un peu trop pour lui seul. Mais c'est tout de même un acteur de comédie, et qui a du cran et de l'abatage. M^{lles} Helbling, Annabella et Luxeuil sont aimablement jolies, et MM. Rozet et Ferté sympathiquement gentils.

REPRISE DU JOUEUR D'ÉCHECS

Réalisation de Raymond Bernard.

Interprétation d'Elzbi Jehanne, Charles Dullin, Pierre Batcheff, Jackie Monnier et Pierre Blanchard.

Cette œuvre inégale, parfois puissante, parfois lassante, toujours curieuse, et où il se trouve de si belles images, est reprise sur les boulevards, et le public ira voir *Le Joueur d'Échecs* qui, par deux scènes (l'évocation au piano de la révolution Polonaise, la scène des automates) et l'interprétation parfaite de Dullin, Blanchard et Batcheff, mérite de ne pas sombrer dans l'oubli.

SOUSIS D'HOTEL

Réalisation d'Arlequin Millar.

Interprétation d'Ica de Lenkeffy, Arthur Pusey, Yvonnec, Pré Fils, Elmière Vautier et Suzanne Delmas.

Film français, adapté d'une pièce d'Armont et Gerbidon. L'admirable intrigue manque malheureusement de charpente cinématographique, et cependant c'est une bande point désagréable à voir et dotée de beaux décors.

Ica de Lenkeffy y a de la fantaisie.

UN DRAME AU STUDIO

Réalisation d'Anthony Asquith.

Interprétation de Brian Aherne et Annette Benson. On ne peut nier que le Studio Cinématographique constitue un cadre singulièrement attrayant et pittoresque dans un film même.

Sir Anthony Asquith, fils de l'honorable Lord, venu au Cinéma national a fait, avec *Un Drame au Studio*, une bande en tous points remarquable ; remarquable, d'abord parce qu'elle nous montre des prises de vues, et cela avec des angles étudiés, cherchés, originaux ; ensuite parce qu'elle est mystérieuse, ingénieusement montée pour intriguer, et enfin, pour l'ensemble de sa mise en scène solide, bien construite, riche.

Sir Asquith a fait là du bon, de l'excellent travail, et il prouve sa connaissance des procédés d'expression, ainsi que le choix de bons opérateurs-techniciens.

Brian Aherne et Annette Benson, acteurs anglais, l'ont servi avec un naturel et un brio consommés.

René OTHIVET.

Nicolas Rimsky, n'a pas l'air d'être très rassuré sur ce yacht dans *Trois Jeunes filles nues*.

Lily Damita, qui ne pensa jamais à devenir princesse allemande, nous parle de la grandeur et de la servitude d'une star en Amérique



DANS un luxueux appartement d'un hôtel proche du parc Monceau, M^{lle} Lily Damita nous a reçus, plus blonde, plus jolie, plus éblouante que jamais.

La célèbre star, revenue il y a quelques jours de Hollywood, ne fait que passer à Paris avant d'aller à Deauville, puis dans le Centre, se reposer.

— Vous n'avez pas idée, nous a-t-elle dit, vous autres journalistes français, des supplices qu'on peut infliger en Amérique à une artiste encore inadaptée à ces méthodes brutales que sont les « campagnes de publicité ».

— Je suis toute éberluée que vous me laissiez vous parler ainsi, sans me demander combien de fois j'ai été mariée, officiellement ou non, si je mange ma salade à l'huile ou au vinaigre, si John Gilbert m'embrasse mieux que Jaque Caletain ou même si je pourrais avoir un « béguin » pour M. Hoover.

— N'avez crainte, demoiselle, aucune de ces questions saugrenues ne m'était venue à l'idée. Par contre, j'en ai d'autres.

— Je vous en prie, ne me les posez pas ! Cela m'est si agréable de pouvoir me dire : Je suis en France, dans mon pays, et en France, même dans un interview, j'ai le droit de parler, de dire ce que je veux sans qu'on me décoche à bout portant une série de questions abrutissantes.

— Je vous laisserai donc parler. D'ailleurs je ne demande que ça...

— Ce qu'il faut que vous sachiez, c'est que je suis très contente d'avoir été à Hollywood. Les méthodes cinématographiques ont atteint là-bas une perfection inégalable en ce moment par aucun autre pays du monde. Je suis allée travailler en Amérique, en Allemagne, en Angleterre, en France ; je suis donc assez bien placée pour juger cela. Mais je suis surtout contente d'être revenue en France !

— En Amérique, voyez-vous, continue Lily Damita, souriante, en Amérique il ne faut s'étonner de rien. Il faut aussi avoir un grand amour de son travail, de son métier.

Enfin il ne faut pas vouloir une seconde échapper au public. Là-bas tout fait partie de la vie publique de l'artiste. Souvent il ne se marie que pour faire plaisir à son chef de publicité. Il boit, il mange comme cet homme important le lui ordonne ; il parle selon ce que le maître tout puissant le désire. C'est inimaginable !

— Mais quelle puissance de labeur, quel sens pratique extraordinaire ont ces gens-là, quoi qu'on dise maintenant !

— La vie dans les studios d'Hollywood est harrassante ; on tourne à partir de 7 heures du matin jusqu'à 11 heures, sans ces longues interruptions, ces mises au point qui font perdre le temps aux artistes auxquelles nous ont habitués les metteurs en scène en France.

— Là-bas, la mise au point, le montage des décors, tout est préparé à l'avance, tout est minutieusement réglé. Ainsi point de perte d'argent, pas d'artiste ni de personnel payés inutilement. Pendant les quelques minutes de répit que vous avez, il vous faut subir l'assaut des journalistes, des photographes, des curieux.

— Mais cependant, vous ne tournez pas pendant toute la durée de votre engagement. Entre deux films, il vous reste du temps pour faire ce que vous voulez ?

— Pour faire ce que vous voulez ! Ne croyez donc pas cela. Le chef de publicité et les journalistes réapparaissent, l'un contre l'autre, l'un affirmant certaines choses, les autres voulant prouver le contraire. Le chef de publicité vous emmène par exemple faire de grands voyages de propagande avec fanfare dans toutes les villes. Réceptions officielles, parutions sur les scènes où l'on projetera le dernier film que vous venez de tourner, discours, thés, déjeuners, dîners et cela à travers tous les États-Unis d'Amérique. Les journalistes vous assaillent dès le petit matin. Celui-ci veut vous avoir, pour une couverture d'un magazine, en pyjama ; celui-là veut vous avoir dans votre bain... Vous vous promenez dans un jardin, heureuse de quelques secondes de liberté, un reporter passe dessus le mur et braque sur vous un énorme objectif. Vous vous promenez dans la rue avec un ami, immédiatement un de vos confrères américains surgit, note les bribes de conversation entendues et en déduit tout un roman !

— N'est-ce pas ainsi que ?

— Oui, c'est ainsi que je fus fiancée malgré moi au Prince Frédéric de Prusse, fils aîné du Kronprinz, un charmant jeune homme que j'avais connu à Berlin et que j'ai retrouvé ici, avec qui je suis sortie plusieurs fois. Puis, avant, avec le Prince George d'Angleterre qui avait eu la gentillesse de m'inviter à prendre le thé. Impossible de démentir, le chef de publicité s'y oppose formellement. Pourquoi jamais je n'ai eu l'idée de me marier avec l'un ou l'autre de ces princes, pas plus qu'eux, les pauvres, n'ont eu celle de m'épouser ! Pour moi, si je convole en justes noces, ce sera avec un de mes compatriotes, un Français.

— Mais vous savez que ces fausses nouvelles auraient pu nous attirer des complications diplomatiques !

Lily Damita délate de rire. Le soleil, qui entre par les larges vitres, avivole sa chevelure d'or fin ; son rire est une explosion de santé et de fraîcheur. Reversée dans son fauteuil, ses adorables jambes dont le galbe est souligné par une robe élégante, courte par devant, longue par derrière, Lily Damita, ravissante et distinguée, nous prouve qu'elle aurait pu sans que cela fût ridicule, — physiquement du moins — porter un titre de princesse.

— Mais elle reprend bientôt :

— Non, non, jamais il n'a été question que je fasse broder sur mon linge des couronnes étrangères ! Mais, ça, c'est le système américain. Que voulez-vous, il a du bon et du mauvais, il faut s'y soumettre ou s'en aller.

— Vos projets ?

— Vous m'avez promis gentiment de ne point me poser de questions. Si vous saviez combien de fois on m'a demandé : « Vos projets ? » Que pensez-vous du film parlant ?

— Savez-vous chanter ? Savez-vous danser ? — Que donneriez-vous pour être la partenaire d'Al Johnson ? — J'ai tant de fois répondu à tout cela machinalement, mécaniquement — car je n'avais pas toujours le droit de dire mon opinion — que vous auriez pitié et renoncerez à savoir cela de moi, pour le moment du moins... Mes projets, je vous l'ai dit : aller me reposer en France. C'est si beau la France, vous savez !

— Et l'Amérique ?

— L'Amérique aussi... mais dans un autre genre.

JACQUES BRISSAC.

Les belles vacances de nos Vedettes

Nous avons commencé, dans notre numéro du 25 juillet, à présenter nos vedettes en vacances. Nous continuerons, pendant toute la saison estivale, à montrer à nos lecteurs les stars et les grands acteurs de l'écran au repos.

II.

RACHEL DEVIRYS

Rachel Devirys passe des vacances studieuses. Elle est actuellement à Marseille, où elle tourne, avec ses camarades Josyane et Walter Ray, *En Marge*, que Jean Bertin tourne avec André Trinchant comme administrateur et Guillemain comme opérateur. Puis elle rentrera à Paris pour commencer les intérieurs d'un film de Jean Benoit-Lévy, *Maternité*. Aussitôt après, elle tournera les intérieurs d'*En Marge*. Puis elle filera vers l'Auvergne terminer les extérieurs de *Maternité*. Et Rachel Devirys espère n'avoir pas le temps de se reposer ensuite.

TRAMEL

De son joli petit « mas » du Lavandou, le joyeux Biard, dit « Le Bouif », nous écrit :
 « J'aurais bien voulu vous montrer comment je passais mes vacances, mais — cela va sans doute vous paraître extraordinaire — je n'ai pas de photographie de moi en costume de vacances. Il est juste d'ajouter que je suis pour la plupart du temps ici, sur la pleine mer, dans l'exact costume du père Adam. Alors, vous comprenez...
 « Je passe l'été dans ce coin retiré de la Côte d'Azur à nager, pêcher, me reposer.
 « Je me fais de la santé pour la saison prochaine, quoi ! Et voilà tout. »

YVETTE ANDREYOR

La belle Yvette Andreyor, dès qu'elle eût fini de jouer *Claude* au théâtre des Capucines, partit pour les environs de Nancy où des amis l'attendaient. Là, elle goûte le calme, le grand calme auquel elle aspirait, jusqu'au mois de septembre. A cette date, elle doit partir, avec une tournée Baret, jouer le principal rôle du *Napoleon IV* de Maurice Rostand, « une pièce, un auteur, et un personnage que j'aime », nous dit-elle.
 L'an dernier elle fit, pendant l'été, une tournée des plages avec *Je serai seule après minuit*. Et dès leur descente de train tous les artistes allaient se jeter dans les flots bleus. Ainsi, malgré son travail et la chaleur, Yvette Andreyor avait toujours le sourire.

GEORGES MELCHIOR

L'excellent comédien d'écran qu'on a le plaisir de revoir, en ce moment, dans *L'Atlantide*, répond ainsi à nos questions :
 « Je passe mes vacances dans ma propriété (quel grand mot, cela fait riche !) située aux environs de Paris. Je ne vous dis pas que je vais m'y reposer de mes fatigues. Non. De quelles fatigues, hélas ! Dans ce métier où l'on chôme trop souvent ! Mais au fond repos tout de même, repos moral. Puis, j'adore les sports et je les pratique à peu près tous (c'est pour cela qu'au cinéma je n'ai jamais l'occasion de le montrer !). Ici, je vais pouvoir me rattraper. De très bonne heure, le matin, je fais de longues promenades à cheval dans la forêt ; l'après-midi, du canotage et de la pêche ; le soir, une petite randonnée en auto et avec un tel programme les jours passent trop vite.
 « A la campagne, j'aime la tenue négligée, pieds nus dans des sandales, chemise à col ouvert, pantalon... sans pli, sans chapeau ou — quand le soleil est de plomb, — un vieux, très vieux chapeau de pêcheur. Or, comme je venais d'acheter ma maison (on ne pouvait savoir encore dans le pays le nom du propriétaire), je promenais mes chiens, habillé de cette façon comique. Je rencontre un jeune homme qui me demande le chemin de la forêt. Amablement je le renseigne et veux prendre congé, mais le jeune homme insiste, parle d'autre chose... pour me retenir, puis, se décidant, aborde franchement le sujet cinéma.
 « — Vous n'êtes pas M. Georges Melchior ?
 « — Non !
 « — Ah ! vous lui ressemblez !
 « — Non, vous faites erreur...
 « — Curieux, très curieux...
 « — Oui !
 « — On ne vous a jamais dit que vous ressembliez à Georges Melchior ?
 « — Non !
 « — C'est étonnant.
 « — Ah !
 « — Mais vous le connaissez au moins !

« — Hum ! hum... !
 « — Vous n'allez donc jamais au cinéma ?
 « — C'est-à-dire... Au revoir monsieur !
 « Et j'entraî plus profondément dans la forêt.
 « Je n'ai jamais revu ce monsieur et j'ignore ce qu'il pensa exactement.
 « Pourquoi je n'ai pas dit la vérité ? Mais à cause de ma tenue trop dissemblable de ma tenue habituelle. Oui, c'est par coquetterie, ce qui prouve que ce défaut — mais est-ce bien un défaut ? — n'est pas le privilège des femmes ! »

GEORGES GALLI

Le charmant créateur de *L'Homme à l'Hispano*, après avoir passé quelques jours à Deauville, regagnera Londres pour être la vedette masculine de *Dark Red Roses* (*Les Roses rouges*), film parlant et sonore que mettra en scène M. Sinclair Hill, directeur de la Stols Compagnie. Georges Galli, qui a tourné de nombreux films en Angleterre, adore canoter sur la Tamise, aussi ses... vacances lui seront-elles d'autant plus agréables !

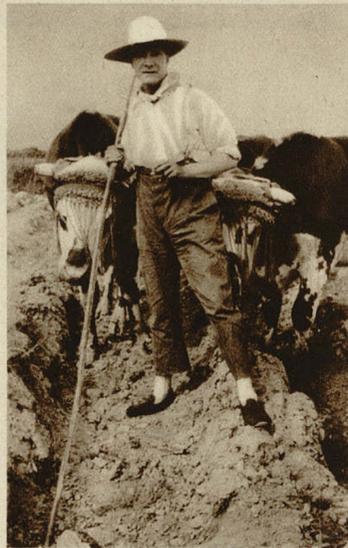
PAULE ANDRAL

Ravie d'avoir tourné dans un film très récent de Raymond Bernard le rôle de Catherine de Russie. M^{me} Paule Andral a gagné, comme chaque année à pareille époque, la charmante villa qu'elle possède sur la Côte Normande, à quelques minutes de Deauville dont elle peut profiter des avantages sans en subir les inconvénients.

ROGER PUYLAGARDE

En voilà un qui a élégamment résolu la question du second métier ! Il passe ses vacances dans le beau Morvan, exactement à Saulieu (Côte-d'Or), la fameuse étape pour les autos. Il passe son temps en travaillant aux champs dans ses sabots... et en vendant des antiquités, car il a installé un magasin sur la route nationale N° 6 Paris-Lyon-Nice. Il a la grande joie d'avoir la visite de ses camarades et de beaucoup de gens illustres. Il cultive aussi avec ferveur son jardin, aidé par le petit Claude, son fils.
 Mais l'état de cultivateur ne prodigue pas que des joies.

« J'ai passé un bien mauvais moment, nous confie Puylogarde en soupirant, quand, après avoir retourné tout un champ de pommes de terre et l'avoir ensemencé moi-même, j'ai trouvé quelques jours après un troupeau de vaches passant dessus. »
 Pierre LAZAREFF.



Georges Melchior aime la tenue négligée.



Yvette Andreyor (à droite) se baigne avec des camarades en descendant du train de tournée.



Roger Puylogarde et son fils, à Saulieu, devant le magasin d'antiquités.

LE CHANTAGE

(De notre correspondant particulier de Londres)

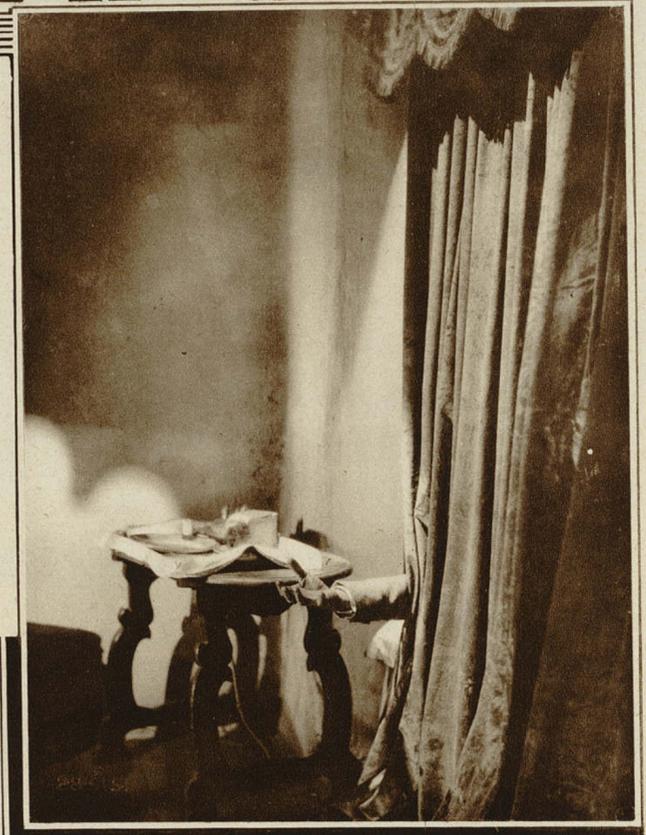
Il était bien près de minuit quand le premier film parlant de la British International, *Blackmail* (*Le Chantage*), fut présenté devant trois mille spectateurs au New Regal Theatre. Mais quelle brillante assemblée ! Stars et metteurs en scène se trouvaient mêlés avec un public select. J'étais, moi-même, à côté de M. John Longden qui interpréta le principal rôle de ce film ; il était accompagné de sa charmante et talentueuse femme, Miss Jean Jay, que l'on a vu récemment dans plusieurs films anglais. Quelques rangs derrière nous, se trouvaient M. Harry Lachman, metteur en scène, avec sa femme, qui est une Chinoise d'une grande beauté. Assis près d'eux, était M. Carl Brisson ; il tient actuellement le principal rôle dans le film que l'on tourne à Elstree, *American Prisoner*. M. Alfred Hitchcock, le metteur en scène de *Blackmail*, se trouvait, naturellement, en évidence avec



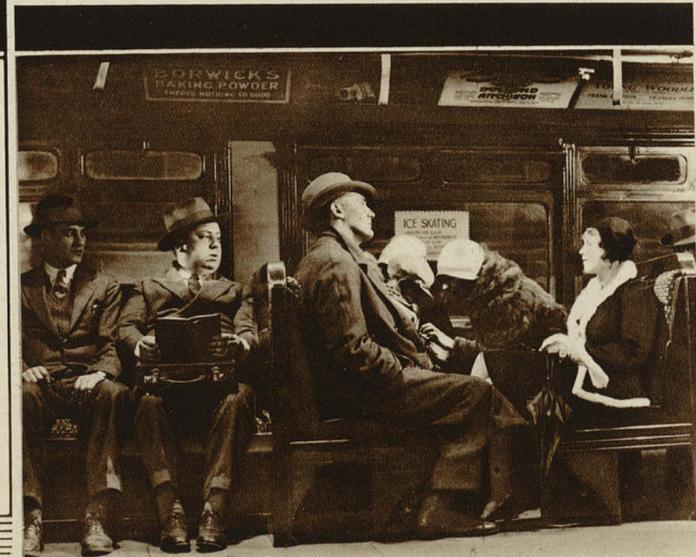
John Longden et Anny Ondra.

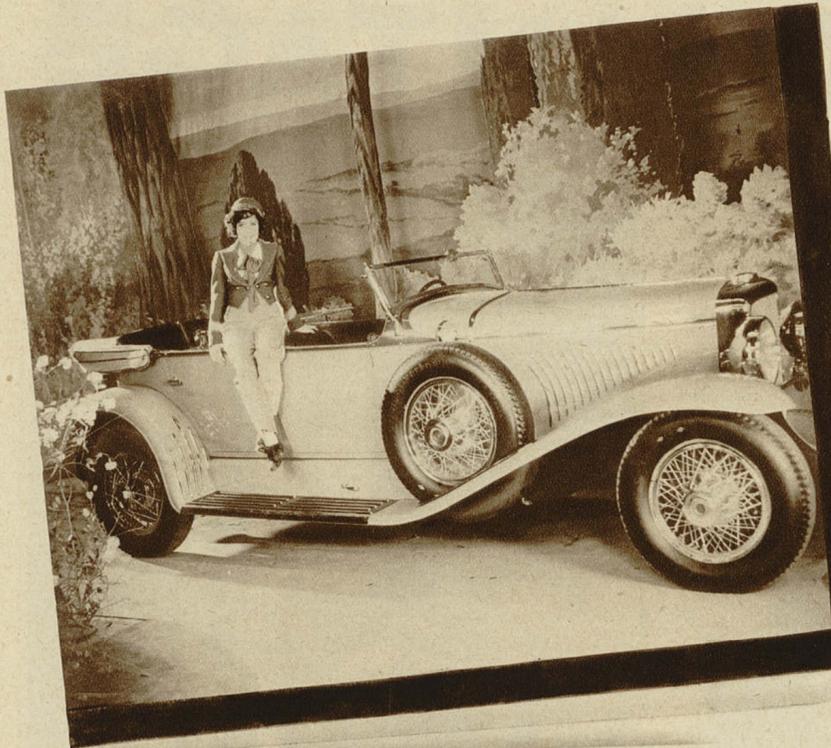
d'autres personnalités marquantes du monde du cinéma. *Blackmail* est une adaptation assez libre de la pièce de Charles Bennett, drame policier qui met en relief l'activité de Scotland Yard. M. Hitchcock, avec beaucoup de talent, a fait de ce film un excellent *talkie*. Cela tient surtout à ce qu'il n'a pas sacrifié le film lui-même au dialogue. Il n'a mis de phrases que lorsque cela était nécessaire, sans ralentir l'action et en laissant aux images toute leur force d'expression, telles qu'elles seraient sur l'écran silencieux. Il faut féliciter les excellents acteurs de ce film : Miss Anny Ondra, John Longden, Donald Cathrop et Cyril Richard. Toute l'interprétation est digne d'éloges.

Les voix sont singulièrement agréables à entendre après le nasillement de tant de films américains. M. Cathrop, qui joue le rôle du « villain », a, avec juste raison, remporté les honneurs de la soirée. La présentation se termina aux premières lueurs du matin et cependant les spectateurs ne se montrèrent nullement fatigués pour applaudir cette excellente production qui peut être égalée aux meilleurs films américains et qui, peut-être même, les surpasse. Ce fut, en vérité, une charmante soirée ou, plus exactement, une délicieuse matinée. PAT HENRY.



A droite : une scène sombre mais saisissante du film et, en dessous, on voit le gros Hitchcock se distraire dans le métro.





AU PAYS DU TALKIE

Les Américains, on le sait, poursuivent la réalisation de nombreux films parlants. Nous avons commencé, la semaine dernière, par Thunderbolt, de George Bancroft, la plus curieuse de ces "talkies". Nous continuons aujourd'hui la série par On with the Show (En avant pour la Revue), le fameux film réalisé en couleurs qui inaugure un genre nouveau: la Revue cinématographique.

“ ON WITH THE SHOW ”

WARNER BROTHERS nous offre de nouveau une "première" d'importance: un film en couleurs doublé d'une comédie musicale: *On with the Show*, dans lequel les couleurs sont particulièrement bien rendues et reproduisent fidèlement certains tableaux aussi riches et d'aussi bon goût que ceux de la revue la mieux présentée de Broadway, mais qui, malheureusement, sont beaucoup plus restreints.

Rien n'est plus beau que l'aménagement du palais qui figure dans la scène du rêve, car le goût très sûr a tempéré tout ce que cette vision pouvait avoir de trop éclatant. Mais il faut plus que de la couleur pour faire un bon spectacle: *On with the Show* fait appel à l'œil et à l'oreille, mais l'histoire en elle-même est trop tenue pour aller bien loin et il ne semble pas que *On with the Show* tienne longtemps les affiches. Il n'y a pas là-dedans l'intérêt passionnant, probable, qui légitimerait un long séjour dans Broadway.

La même faute, qui avait déjà marqué d'autres productions similaires, se reproduit ici. La musique qui interromp l'intrigue et l'intrigue vient distraire de la musique. L'histoire est très simple et plutôt absurde. Une revue à grand spectacle de Broadway, avec une abondante distribution, finit par échouer dans une petite ville du New-Jersey, dans un théâtre beaucoup trop petit pour convenir à cette superproduction, mais qui dispose apparemment d'une scène élastique, car les groupes qui doivent évoluer sont au moins deux fois plus grands que la scène. Le concierge coupe au directeur les économies de toute une vie pour lui permettre de maintenir le spectacle à flot. Sam Blow, qui a fourni les décors, réclame son argent et menace de faire saisir la caisse. On vole la caisse. On découvre finalement que le concierge la volait pour permettre au directeur de payer les salaires, afin que le spectacle se continue. On nous montre la jeune fille du vestiaire, fille du concierge, qui passe la majeure partie de son temps dans les coulisses, et le comédien-chef, son frère, qui appelle l'auteur par son petit nom. La première se

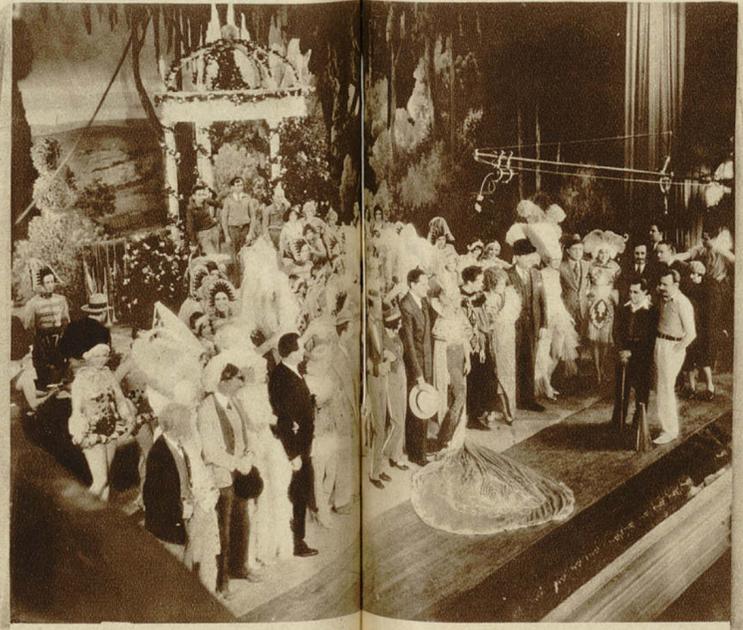
met en grève au troisième acte, ses cachets en retard ne lui ayant pas été payés; la jeune fille du vestiaire prend sa place et la garde. L'étoile frappe l'ange de la revue avec qui elle s'était mariée, puis se jette à la poursuite du directeur amateur de cadeaux. Tout cela, trop vivement passé, ne produit que peu d'effet et se trouve entremêlé de chansons qui n'ont guère d'intérêt. Betty Compson est adorable, photographiée en couleurs, et sa beauté blonde n'est pas abîmée par les habituels reflets cuivrés de l'encre. Elle a quelques bons morceaux et en tire le maximum. Sally O'Neill, dans le rôle de la soubrette, est desservie pas un texte bien pauvrement écrit et ressemble à une sorcière, lorsqu'elle est obligée de se déguiser en blonde. Louise Fazenda a un rôle comique. On dirait qu'après avoir écrit la pièce on lui a dit que si elle pouvait y introduire du comique elle y figurerait. Elle est réellement vieillie et faible. Sam Hardy, dans le rôle de l'auteur, est excellent, et Pamela B. Pratt a quelques bonnes choses dans le rôle du metteur en scène.

Harry Gribbon a le rôle d'un de ces détectives qui commencent à être fatigués avec leur flair trop souvent infatigable, et il n'en tire pas grand chose. Joe E. Brown n'est pas aussi amusant qu'à l'ordinaire; tous les autres sont terribles.

La reproduction des dialogues est excellente. Les paroles parlées sont particulièrement nettes et intelligibles; il n'en est pas de même des parties chantées qui ont été moins bien reproduites.

Les "brèves" sont effrayants tout simplement: *Portez le julep à vos lèvres*, le titre d'une des chansons, donne une idée de la qualité de son texte. Ethel Waters détaille *Suis-je bleue* très gentiment et fait de son mieux dans *Birmingham Bertha* dont les paroles sont carrément grossières. Parmi les autres airs, il y a: *Laissez-moi mes rêves*, *Bonjour Maman*, *Cela signifie-t-il quelque chose pour vous?* Aucun d'eux ne vous reste longtemps en mémoire, bien que deux ou trois d'entre eux soient faciles à retenir, mais lourdement desservis par le texte.

On with the Show est ravissant, mais très... très... muet.



ARRANGEMENT DE A. BRUNYER



Jeanne Helbling, la charmante Pompadour de Mandrin.

Cinémonde chez Jeanne Helbling ou le mariage d'une étoile

Ce n'est pas à Paris dans son coquet appartement de la Butte qu'il me fallut aller pour joindre la charmante artiste qu'est Jeanne Helbling, mais bien à Saint-Tropez, département du Var, où, là encore, je faillis la manquer! C'est que notre jolie vedette, depuis peu de retour de Berlin où elle était allée tourner un film aux côtés de Kate de Nagy, est en vacances...

— Et quelles vacances! me dit-elle joyeusement, les plus belles et les plus chères de ma vie: celles des fiançailles! Oui, Mademoiselle, car je vais me marier aussitôt mon retour à Paris, et en attendant je vis heureuse et paisible dans la petite propriété de mon mari, c'est-à-dire la maison qui est mienne déjà...

Jeanne Helbling est très jolie, très fine, et d'une rare distinction. A son doigt brille une perle, et ses yeux reflètent la joie. Cette pimpante demeure où nous sommes, « La Batterie », sied bien à sa beauté précieuse, et une voix douce et amicale me révèle le cher secret...

J'apprends alors, tandis qu'entre nous se glacent deux orangées, qu'une petite croisière en yacht est projetée pour bientôt sur le littoral méditerranéen; que l'heureux élu est officier de marine, donc éloigné autant que possible des choses de l'écran; que la radieuse jeune fille qui me parle en ce moment l'initie aux secrets de l'art muet, tandis

qu'elle-même est devenue la plus docile des élèves en matière de navigation; que son rôle préféré est encore celui d'épouse, et que son mariage est un mariage d'amour, naturellement: il sera donc bien éloigné du fait divers banal d'une union d'artistes à la manière américaine.

Ah! jolie et sensible Jeanne Helbling, nous le savions bien que vous méritiez d'aimer et d'être aimée! Nous le savions bien que vous étiez trop jolie et trop douce pour ne pas émuover un cœur d'homme digne de votre cœur! Mais...

— Et... le cinéma, Mademoiselle? Jeanne Helbling rit, comprend mon émoi et me fait l'hommage des perles de sa bouche, dans l'écran de ses lèvres arguées.

— Le cinéma? Mais je ne l'abandonnerai pas! Ah! que je suis rassurée! Et vous aussi, n'est-ce pas, lecteurs de Cinémonde. Je regarde encore un rayon de soleil qui s'allarde à jouer dans les cheveux courts de la jolie vedette, et, avant de prendre congé, je lui formule mes vœux sincères de bonheur et de prospérité, de succès pour son prochain rôle, tandis que ses beaux yeux, posés sur une magnifique gerbe de roses ardentes, poursuivent un beau rêve, que rien ne doit troubler...

Marquerite RAVEL.

LES LIVRES

Commençons par le théâtre, ce vieux frère bavard du cinéma. Il est un théâtre d'avant-guerre, comme il est un cinéma d'avant-guerre. L'un nous ébaudit, l'autre nous fait au moins sourire. Meilhac et Halévy, Pailleron, Capus, Lavedan, Donnay, de Flers et Caillavet. C'est à ce théâtre charmant et un peu désuet de la vie parisienne que M. Francis de Croisset consacre un livre d'une fine mélancolie (1).

C'est qu'il n'est plus de vie parisienne pour ce délicieux Parisien. Du moins au sens boulevardier qui fut celui de l'autre siècle. Le boulevard est mort, du moins pour nous. L'étranger s'y amuse encore, mais de ses plaisirs à lui, qui ne sont plus les nôtres. Et la jeunesse n'aime plus un Paris dont les vieux regrettent l'ancien visage.

Cependant M. Francis de Croisset, d'esprit si pénétrant, nous paraît faire bien de l'honneur à un lieu commun que les jeunes accablent avec malice. Est-il donc vrai que la jeunesse soit si inguète, si insensible, si impolie? Ce n'est point notre avis. Ce qui ne nous empêche pas de trouver à ce livre beaucoup de charme.

Bamboulina est un recueil d'une quarantaine de contes dont le premier est intitulé Bamboulina (2).

L'auteur, qui est Paul Reboux, les a divisés en trois groupes: l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes, le troisième pour les familles. Les familles, bien entendu, liront surtout le premier. Les femmes n'auront même pas l'idée de couper les pages du second, les jeunes filles feront comme père et mère, sans se cacher ni rougir. C'est ainsi, et qu'on crie, si l'on veut, à l'indécence. Ceux qui orient le plus sont souvent « lecteurs bénévoles ». L'esprit rachète tout.

Quelque homme qu'il soit, le livre de Louis-Charles Royer: Au pays des Hommes nus, va aussi effaroucher quelques pudeurs (3). L'auteur est partisan du nu intégral pratiqué dans certains parcs allemands où il a fait une enquête. Si l'on en juge par les photographies qu'il nous donne, il a dû y passer de bons moments, car en fait d'« hommes nus » il nous montre surtout de belles filles.

Cela excite en vous quelque gaillardise. C'est que vous n'êtes pas préparés, nous disent les « nudistes », c'est que vous n'êtes pas purs, c'est que vous n'êtes pas dignes, c'est que vous n'avez pas encore tué en vous le cochon endormi.

Sans doute. Replacés dans leur milieu et vus à la clarté du texte, qui est chaste, ces images cessent, en effet, d'être obscènes. Tout de même, qu'on nous laisse le temps de nous y accoutumer! Noël SABORD.

LES DISQUES

Le chant, — et déjà je l'ai signalé ici à plusieurs reprises — s'enregistre mieux que la parole. Celle-ci a des finesses phonographiques extrêmement nombreuses, auxquelles le diaphragme n'est pas toujours sensible.

Aussi, faut-il inscrire parmi les réussites les plus satisfaisantes de l'enregistrement récent les interprétations de fables de La Fontaine et de Clément Marot par Georges Berr, dans la collection Odéon. La voix du récitant est parfaitement phonogénique. Mais ce n'est pas tout: les problèmes, posés par la technique même de la récitation devant le microphone — et ils sont nombreux et délicats — sont résolus du mieux qu'il était possible.

On étudie notamment à ce point de vue l'interprétation du Lion Amoureux, le Chêne et le Roseau. Quant à la Cigale et la Fourmi, son interprétation est double: dans un cas, la voix du récitant lui donne tort; dans l'autre cas, elle lui donne raison; rien n'est plus fin, plus discret, plus amusant et plus phonographique.

Pour ce qui est, enfin, de la fable du vieux Clément Marot, le Lion et le Rat, elle est la preuve d'un goût littéraire éclairé dans le choix des textes destinés à l'enregistrement. Voilà qui est d'excellent augure pour la série en cours. André CEUROY.

(1) Francis de Croisset: La Vie parisienne au théâtre (Grasset).
(2) Flammarion, éditeur.
(3) Les Éditions de France.

Visage de Femme

Roman des milieux cinématographiques

par Cecil JORGEFELICE et Lucien LORIN (1)

Mais, plus que ce refus en soi, la manière dont Gladys le lui avait opposé, avait irrité le jeune homme. Néanmoins, Robert Randau aimait trop son métier pour y mêler ses déceptions sentimentales et ses rancunes.

Et la réalisation de Visage de Femme n'eût jamais pâti de la défaite du Don Juan, si Gladys n'avait pris l'initiative des hostilités.

Toute la journée de la veille, elle s'était ingénieuse à agacer son metteur en scène. Et ce jour même, à deux heures de l'après-midi, bien qu'elle fût prévenue de l'importance du travail à abattre, Gladys laissait attendre depuis dix heures du matin metteur en scène, opérateurs, figurants, et... Harry Lawson, le célèbre danseur anglais, avec qui elle devait exécuter un numéro de danse dans ce décor figurant une salle de casino...

Et cette remarquable moule de Davray qui tolérât ce sans-gêne dont le budget du film pâtissait pourtant en tout premier!... Quelle cruche ce celui-là!... pensait Randau.

— Eh!... Eh!... La voilà, la Gladys après qui tout le monde soupire!

Et Gladys, vêtue d'une robe de pierreuse, robe noire bordée de rouge, déboucha en courant sur le plateau, tout en enroulant autour de son cou une écharpe écarlate.

Cette entrée qui voulait être facétieuse, et aussi la robe de pierreuse, ramènèrent la mauvaise humeur de Randau, que les louanges adroitement prodiguées par son entourage avaient réussi à apaiser un peu.

La robe surtout, l'irrita: c'était encore une concession consentie par lui à son interprète, que ce numéro de danse en cet accoutrement ridicule!

Car Robert connaissait trop bien la pègre et ses coutumes pour ne pas savoir que seule l'imagination des littérateurs avait suscité ces oripeaux sous lesquels on voulait à toute force voir les pierreuses.

— Avec toutes ces sottises, mon fils sera beau!... ensa Randau. Et il me faudra signer ça!... Heureusement que je me charge de faire publier par toute la presse d'utiles rectifications et mises au point, sous forme d'échos dont la lecture ne rejoindra pas la donne!

Harry Lawson, le danseur anglais, arrivait. C'était un grand garçon blond, très beau, remarquablement équilibré. Ses yeux gris luisaient sous la casquette rabatue à l'apâche. Il serra fortement la main à Randau qu'il avait connu à New-York, et pour qui il professait une admiration sans bornes.

Ce shake-hand cordial stimula Robert. — Allons mon vieux!... dit-il. Excusez-moi de cette attente prolongée!... Mais je n'en suis pas la cause, vous le savez!... Allons, au travail!

Sur la piste luisante, prirent place Gladys de Laney et Harry Lawson. Les appareils de prises de vues, montés

sur chariots, et reculant devant eux, devaient enregistrer leur entrée.

— Allez!... On tourne!... commanda le metteur en scène.

Et le couple s'avança jusqu'au milieu de la piste, salué par les acclamations des figurants massés sur les bords.

Puis la danse, une java à l'apâche, commença, suivie en toutes ses évolutions par deux cancanes, dont l'une prenait les deux partenaires en toute leur hauteur, et l'autre en « plan américain » jusqu'à la ceinture.

Gladys, très souple, suivait à merveille son partenaire. Les figurants étaient beaux d'admiration...

Soudain, Randau qui contrôlait la prise de vues, sur-sauta.

— Arrêtez!... hurla-t-il. Et l'ordre exécuté, il continua sur un ton plus bas:

— Madame de Laney, ayez l'obligeance de bien détacher votre tête de celle de votre partenaire!... En ce moment, c'est son expression à lui qui intéresse l'appareil!... Si vous le masquez continuellement, toute la scène est ratée!

— Quoi?... s'écria Gladys. Vous osez à présent me reprocher!... Et à haute voix!... Quel muile vous faites, mon pauvre ami!... D'ailleurs, en quoi l'expression de Lawson peut-elle être utile? Est-ce moi le personnage principal, oui ou non?... Je ferai comme il me plaira!

Et d'ailleurs, on ne vous en!... La stupeur paralysa tous les auditeurs. Sous l'affront, Lawson avait rougi. Sans mot dire, il sortit de la piste, se drapa en sa robe de chambre, et il partit à grands pas vers sa loge.

Randau bondit à bas du chariot. Ses mains tremblaient. L'envie d'étrangler la pimbeche le dévorait. Il sut pourtant se dominer.

— Éteignez les lumières!... ordonna-t-il. Figurants, reposez-vous!... On recommencera dans une heure!... Et il courut vers la loge du danseur anglais.

L'émotion atteignait à son comble.

Une heure plus tard, les sunlights inondaient à nouveau de leurs faisceaux lumineux le grand décor.

Lawson, ramené par Robert Randau, se tenait prêt à entrer dans le « champ » des appareils.

Les régisseurs ordonnèrent à nouveau les figurants. Gladys de Laney était très pâle. La conduite étrange de Randau l'inquiétait. Que pouvait-il bien manigancer?

Elle reprit son assurance en le voyant remonter sur l'un des chariots, et commanda:

— Tout le monde en place!... On tourne!... Lawson enlaça à nouveau Gladys.

— On va tourner!... clama Randau. Mademoiselle de Laney, tenez compte, je vous prie, de ma dernière recommandation!...

Gladys haussa les épaules, et elle se replaça exactement comme la première fois, sa tête collée contre celle de son partenaire, légèrement tournée vers l'objectif, afin qu'on la vit bien, elle.

En ce mouvement, elle ne put se rendre compte que Randau avait fait signe à un petit homme courtoué, vêtu de façon banale, sans élégance et sans recherche, et qui prit place aux côtés du metteur en scène, sur le chariot.

— Allez!... On tourne!...

Katryn Crawford a l'air aussi espiègle que sa célèbre cousine Joan. — (PHOTO WIDE WORLD)



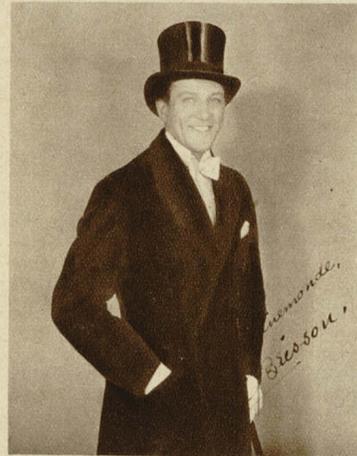
Toutes les Vedettes portent des Bas Bourrier faites comme elles!

NOUVELLES... CINÉMONDIALES

ANGLETERRE...

Carl Brisson à Elstree

Le fameux comédien d'opérette
va tourner dans les films parlants



M. Carl Brisson, le fameux acteur d'opérette, a décidé de se consacrer au film parlant. Son premier essai, il y a quelques temps dans *The Ring*, a été un tel succès que la British International lui a signé un contrat et qu'il a acheté une propriété près d'Elstree pour être à proximité de son travail.

Il fut la vedette de *The Manxman* d'après une nouvelle de Sir Hall Caine et il va maintenant paraître dans son premier film parlant intitulé *The American Prisoner* qui sera réalisé dans les nouveaux studios d'Elstree.

La carrière de Carl Brisson fut romanesque : il débuta comme boxeur et se fit rapidement un nom. Il fut découvert par Jimmy White qui en fit une étoile du théâtre. Je ne suis pas exactement fixé sur l'origine de ses débuts au cinéma, mais je sais que John Maxwell, l'animateur de la British International, a beaucoup contribué à lui faire signer un contrat.

Il va donc rester à Elstree bien qu'il ait reçu des propositions pour se rendre à Hollywood.

Carl Brisson est né au Danemark : il a six pieds de haut, les cheveux et les yeux noirs.

Il reçut en Allemagne, où il vécut plusieurs années, un accueil enthousiaste.

The American Prisoner a été commencé, cette semaine. Le dialogue et le scénario ont été adaptés par Eliot Stannard d'après l'histoire de Eden Philpotts, dont l'action se déroule autour de la prison militaire de Dartmoor, pendant la campagne napoléonienne de 1815. Le metteur en scène est Thomas Bentley et l'opérateur René Guissart. La partenaire de Carl Brisson est la belle Madeleine Carroll, l'une des artistes les plus populaires.



La Peinture à l'écran

Un peintre est-il particulièrement qualifié pour devenir un metteur en scène? Sans doute, car, en matière de cinéma, la vision joue un rôle prépondérant et l'ordonnement des scènes a beaucoup d'analogie avec la composition d'un tableau.

C'est ainsi que M. Harry Lachman, fameux peintre américain qui vécut longtemps en France, réalise maintenant des films à Elstree pour la British International Pictures. M. Lachman, qui est chevalier de la Légion d'Honneur, a de nombreuses toiles au Luxembourg,

plus peut-être que n'importe quel autre artiste étranger. M. Lachman s'est convaincu que le cinéma offrait de grandes possibilités à un artiste et, selon lui, Gainsborough, Reynolds, Rembrandt, Corot, et les autres peintres immortels du passé auraient fait de merveilleux metteurs en scène. C'est là une opinion révolutionnaire qui, évidemment, est bien faite pour choquer ceux qui dévient au cinéma toutes prétentions à l'art.

Mais M. Lachman est plutôt un « jeune maître » qu'un « vieux maître » et il en est si convaincu lui-même, qu'après quelques essais comme assistant de Rex Ingram, il s'est maintenant consacré au cinéma.

Il a déjà produit une excellente comédie dramatique, avec Monty Banks comme vedette, intitulée : *Week End Wives*, et il réalise actuellement un film-parlant dont le scénario est tiré de la nouvelle populaire de Thomas Hardy : *Under The Greenwood Tree*.

J'ai pu voir quelques prises de vues de ce film aux studios de la British International. L'une des scènes se déroulait dans un jardin d'ancien style avec quelques pigeons nichés dans un arbre et roucoulant joyeusement. Ceci ne se passait pas en plein air, oh non, c'était à l'intérieur du studio dans un décor spécialement construit pour le film. Les pigeons en question sont devenus des artistes très populaires et on les verra dans plus d'un film. Ils sont chez eux comme s'ils étaient sur un arbre véritable et c'était surprenant de les voir arranger leur nid parmi les branches factices et agissant absolument comme s'ils étaient en liberté.

Les deux artistes principaux de ce film sont John Batten et Marguerite Allen dont je vous ai déjà parlé, il y a quelque temps.

D. G.



Le peintre Harry Lachman a réussi ici un joli tableau avec Marguerite Allan et John Batten dans son nouveau film parlant : *Under the Greenwood Tree* (on remarque sur l'arbre les pigeons dont il est question dans l'article de notre correspondant).

La moto sérieuse, solide, stable et... rapide, la moto qu'il vous faut pour tous vos déplacements, c'est une

Peugeot

Beaullieu (Doubs) A. 701



Se maquiller, c'est bien
Se démaquiller...
c'est encore mieux

Pour la nuit, le démaquillage, le massage, les soins du visage et de la peau, il vous faut une crème neutre, inoffensive et non parfumée. Demain, vous serez étonnée de voir ses résultats, si ce soir au coucher vous employez

DIALINE

La Crème des Vedettes
La Vedette des Crèmes

Frs : 18 Le tube grand modèle

Un échantillon est envoyé gratuitement sur simple demande à nos laboratoires.

Dans toutes les bonnes Maisons, et aux Laboratoires DIALINE, 128, rue Vieille-du-Temple PARIS-5^e

NOS CONCOURS

Les concours ouverts dans notre numéro de vacances prendront fin le 15 septembre; les derniers envois devront donc nous parvenir au plus tard le samedi 14 septembre.

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES. — Pour répondre à de nombreux lecteurs, précisons que le format est indifférent : seule la qualité compte!.

LE PORTRAIT
DE LILY DAMITA
reproduit sur notre couverture, fait partie de notre magnifique série de
PHOTOLUX
Envoi franco contre 5 francs

Qui donc pleure quand on se sépare ?

LE
C
I
N
É
M
A
L

C'est un film allemand, un film qui a été réalisé d'après un scénario assez compliqué; vous allez en juger. Le jeune Frank, élégant, sportif, doit épouser la fille du banquier Harder dont il est le fondé de pouvoir. Mais elle, contre la volonté de son père, aime le caissier de la maison qui porte le nom charmant de Gottgetreu. Peu de temps avant la cérémonie nuptiale, ce farceur de Frank s'éclipse en laissant seulement un disque de phonographie qui porte comme titre : *Qui donc pleure quand on se sépare?*

Peu de temps après la disparition de Frank, on découvre qu'il manque dans la caisse du banquier une somme de 500.000 francs qui représentait le montant de la dot. Harder, qui voit naturellement avec déplaisir la disparition de cet argent et qui soupçonne le disparu, lance aux trousse de celui-ci une charmante détective qui doit se charger de faire procéder à son arrestation. Vous trouverez peut-être que c'est une drôle d'idée d'employer une femme pour courir après un voleur jusque dans l'Afrique du Sud, puisqu'on croit que c'est de ce côté que s'est dirigé le jeune Frank. Mais s'il n'en était pas ainsi, il n'y aurait pas de scénario.

La jeune détective, Lotte, qui a beaucoup de flair, est tombée juste sur le bateau qui emporte le jeune Frank et elle se cache dans la salle de bains de celui-ci. Naturellement, il la découvre et elle se fait passer à ses yeux pour une jeune femme fort innocente qui a seulement la passion des voyages... gratuits! Elle lui demande de la prendre sous sa protection, et comme un homme jeune ne résiste pas à un joli sourire et à de beaux yeux implorants, il se laisse convaincre. Après bien des incidents, ils descendent à Douvres et Frank, qui est fort amoureux, emmène la détective pour faire tout simplement la noce.

Un soir, ils se rendent tous deux dans un lieu de plaisir qui s'appelle Torton et où un illusionniste charme les spectateurs. La jeune détective, qui est curieuse comme toutes les filles d'Ève, veut absolument découvrir quels sont les trucs employés par le prestidigitateur et elle se cache dans un coffre qui lui sert pour exécuter ses tours. Malheureusement, le prestidigitateur a une charmante partenaire, Pamela, qui découvre la détective cachée et qui, jalouse, l'enferme. Cependant, la nuit, Lotte réussit à s'échapper et elle apparaît auprès de Frank qui croit à une aventure amoureuse, mais qui immédiatement remarque aussi qu'il lui manque 500.000 francs (il est évident que ça doit se remarquer!). La police, prévenue, s'empare de la jeune Lotte qui, comme par hasard, a perdu tous ses papiers. Voilà la détective aux mains de la police...

Ce papillon de Frank est naturellement tombé amoureux de la jolie Pamela, partenaire de l'illusionniste. Il file avec elle à Paris. Entre temps, l'infortunée détective a réussi à établir son innocence et elle se lance sur les traces des fugitifs. Vous ne doutez pas



LE NOUVEAU FILM D'ERICH POMMER "Mélodie du Cœur"

ERICH Pommer, Max Pflüger et Hans Schwarz sont de retour de Hongrie avec l'état-major et les principaux artistes, Willy Fritsch et Dina Parlo. Ils ont commencé, dans les nouveaux studios de Ufa-Grossfilms, les intérieurs du film *Mélodie du Cœur*.

Les décors ont été établis par l'architecte Erich Kettel. Les prises de vue en Hongrie ont été faites dans les lieux les plus pittoresques de Budapest. Les personnalités hongroises, à qui des fragments ont été montrés, ont déclaré : « Jamais nous n'aurions cru qu'il y avait de si jolis coins à Budapest. » Les prises de vues sont faites par Gunther Ritau; le scénario du film est de Hans Sreky.



un seul instant qu'elle ne les retrouve et, habilement, grimpée elle se présente à Frank comme une artiste sans travail tandis que lui-même se donne comme impresario. (Aie, Aie, ma pauvre tête...)

Le soir, tout le monde est au Lido et on y rencontre aussi cet extraordinaire caissier de Gottgetreu qui fait une noce à tout casser et dépense un argent fou. Vous avez déjà compris que c'était ce vilain individu qui a chipé les 500.000 francs dans la caisse de son patron à seule fin d'empêcher le mariage entre Agathe (vous savez bien, la fille du banquier Harder?) et Frank.

Tout s'explique. Frank disposait de cette énorme galette parce qu'il avait hérité d'un oncle possédant de gigantesques plantations de café. Le vilain Gottgetreu est arrêté après des incidents extraordinaires avec une négresse danseuse de café-concert.

Cependant, Lotte qui, en réalité, s'appelle Sybill Werner, fait une scène de jalousie à Frank. Frank et Lotte (qui est aussi Sybill) se sont toujours aimés. Les choses s'arrangent, surtout au cinéma, et cela finit par un mariage. Ils seront heureux et auront beaucoup d'enfants.

Ces romanesques aventures sont jouées notamment par Dina Gralla dans le rôle principal de Lotte, et par Harry Halm dans celui de Frank, par la jolie Voronina dans le personnage de Pamela, et par Lottina Bart dans celui d'Agathe.

Nous verrons sans doute ce film à Paris et nous vous dirons très sincèrement à ce moment-là ce que nous en pensons, mais en tout cas il ne manque pas d'action et d'épisodes plus ou moins sensationnels.

LE
M
A
N
D



Photo Reutlinger

SUZANNE BIANCHETTI

LA DÉLICIEUSE VEDETTE DU CINÉMA FRANÇAIS ne confie qu'à Christian le soin de réaliser son impeccable ondulation permanente

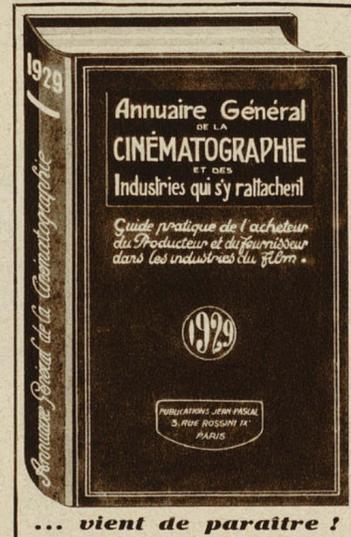
Christian Reynolds

Champion du Monde de l'ondulation permanente

EN SES SALONS MODERNES

43, Chaussée d'Antin PARIS-IX^e Trinité 51-74

Publicité M. Laporte

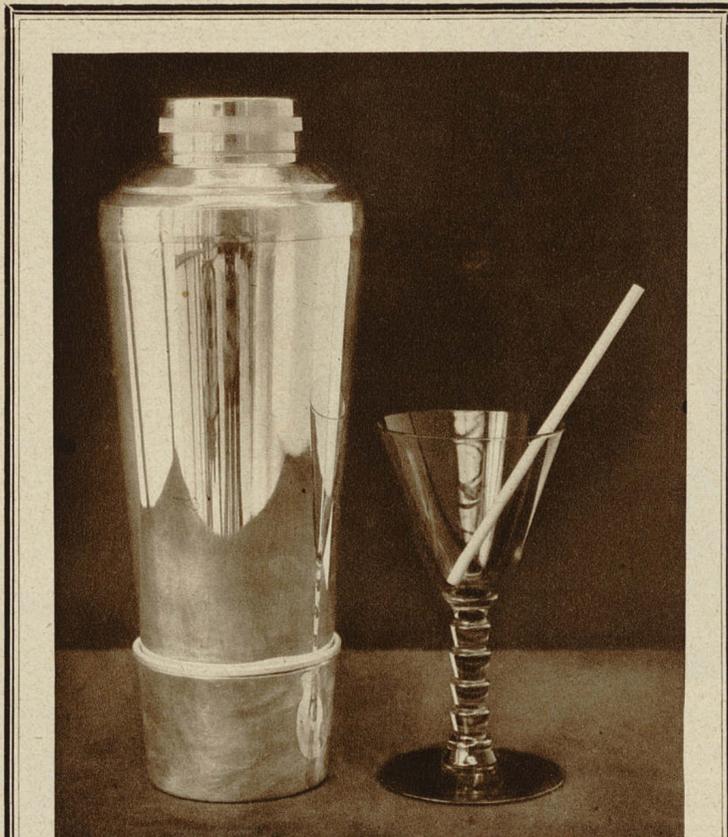


... vient de paraître !



LES HOMMES PRÉFÈRENT LES BLONDES

La Camomille Lalanne éclaircit, dore et blondit délicieusement les cheveux. En vente, tous rayons de parfumerie et LALANNE, 104, Faub. St-Honoré, Paris



UNE NOUVEAUTÉ PRATIQUE

LE SHAKER FRIGIVITE

Le cocktail a conquis tout le monde, il a quitté le restaurant et le bar, il s'installe dans le fumoir et la salle à manger. Quel plaisir pour la maîtresse de maison d'offrir un cocktail glacé...! Glacé? Et, si je n'ai pas de glace? Pas besoin de glace avec le merveilleux **Shaker Frigivite**, qui vous permet d'avoir du « froid » toujours en réserve dans votre tiroir ou votre valise.

Demandez aujourd'hui même la notice, aux **Établissements FRIGIVITE 5 bis, boulevard des Italiens (12, passage des Princes)**



Mlle Simonne Hellard, de l'Athènes.

Chaque être a sa personnalité et son charme.

Le talent de l'Artiste Photographe

ROGINSKY

consiste à les mettre en valeur.

Voyez-le à son studio

53, AVENUE DES TERNES

une visite vous convaincra.

Une remise de 10 % est réservée à nos lecteurs.

TÉLÉPHONE : GALVANI 37-32

RÉDACTION - ADMINISTRATION :

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)

Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98

Compte Chèques postaux Paris 1209-15.

R. C. Seine 233-237 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE	ETRANGER :	Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 24 francs; Danemark, États-Unis, 6 mois, 45 fr.; 1 an, 90 fr.
ET COLONIES :	(tarif A réduit) : 3 mois, 22 fr.; 6 mois, 40 fr.; 1 an, 75 fr.	
3 mois 15 fr.	(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Danzig, 6 mois 29 fr.	
6 mois 29 fr.	1 an 56 fr.	

Les abonnements partent du 1^{er} et du 3^e Jeudi de chaque mois

REPRESENTANTS GÉNÉRAUX :

GRANDE-BRETAGNE : Dolores Gilbert, Tudor House, 36, Armitage Road, Golders Green, N. W. 11.
ALLEMAGNE : A. Kossowsky, Reichskanzlerplatz, 5, Charlottenburg, Berlin W. Tél. : Westend 242.
ÉTATS-UNIS : Jacques Loty, 1726 Chirokee Av., Hollywood, California.

LE MAXIMUM DE SONORITÉ MINIMUM D'ENCOMBREMENT

POUR LE
LE MODÈLE 1 301

COMPLÈMENT INDISPENSABLE D'UN INTÉRIEUR MODERNE

PARCE QUE :

1° SES DIMENSIONS EXTRÊMEMENT RÉDUITES PERMETTENT DE LE PLACER DANS LES APPARTEMENTS LES PLUS EXIGUS.

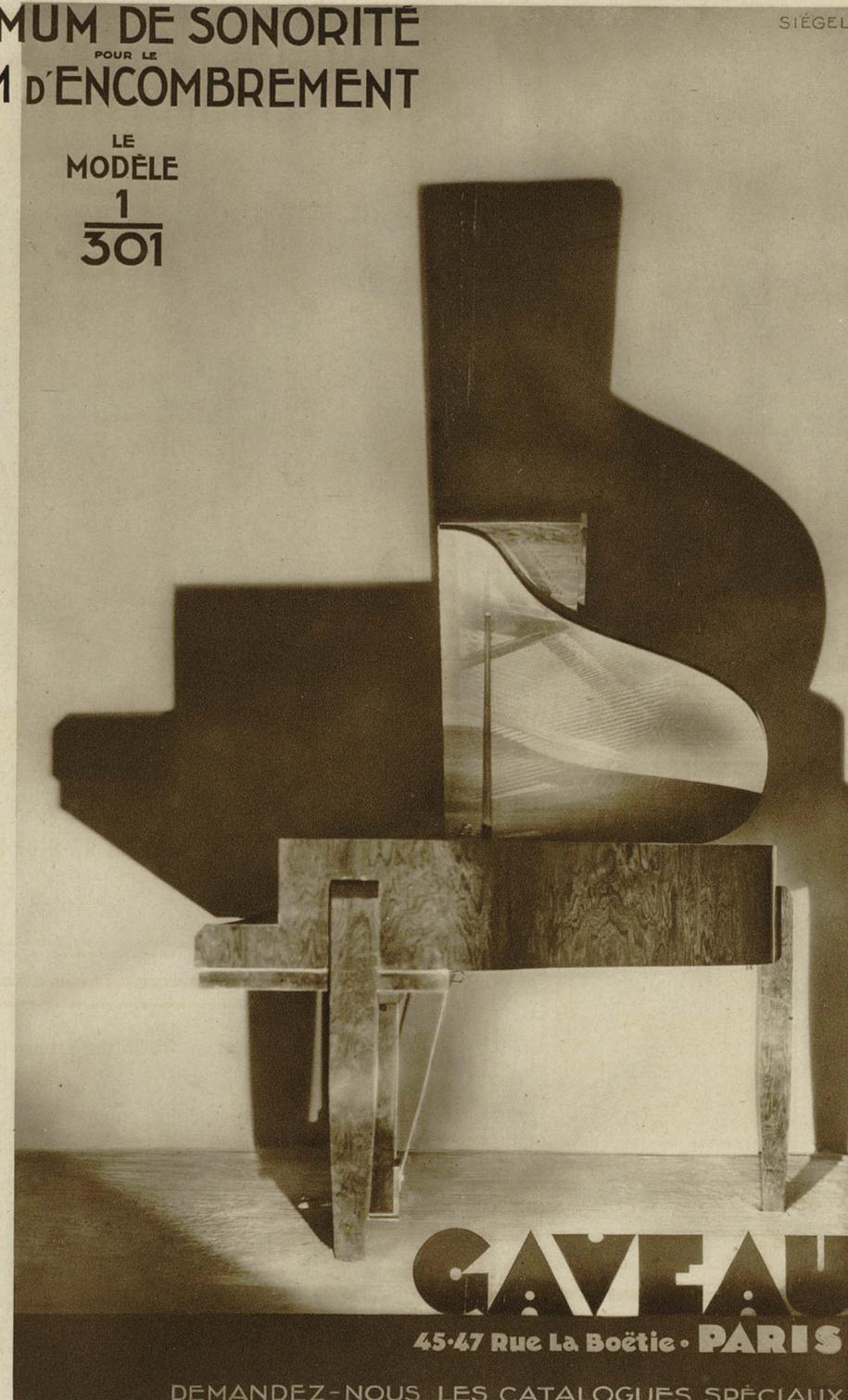
2° MALGRÉ SON PEU D'ENCOMBREMENT SA SONORITÉ EST CELLE D'UN PIANO DE FORMAT SUPÉRIEUR

3° SON MEUBLE CONSTRUIT AVEC DES BOIS APPROPRIÉS ET DE DIFFÉRENTES ESSENCES S'HARMONISE À LA PERFECTION AVEC LES MEUBLES D'UNE INSTALLATION MODERNE

4° ENFIN SON PRIX EST SENSIBLEMENT LE MÊME QUE CELUI D'UN PIANO

GAVEAU

DE MODÈLE COURANT



GAVEAU
45-47 Rue La Boétie - PARIS

DEMANDEZ-NOUS LES CATALOGUES SPÉCIAUX

Le Gérant : GASTON THIERRY.

GRAV. ET IMP. DESFOSSÉS-NEOGRAVURE.

Un délicieux sourire
de
NORMA SHEARER

